

*Sincères
ressentiments*

Claude
Gutman

*Sincères
ressentiments*

SEUIL

CE LIVRE EST PUBLIÉ
PAR RENÉ DE CECCATTY

ISBN 2-02-050078-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Ma jeunesse est finie
Ma jeunesse est partie
Je reste sur le cul
Avec quarante ans d'âge
J'ai pris le pucelage
De la maturité. »

RAYMOND QUENEAU

1

Si vous tenez à prendre des nouvelles de mon père, adressez-vous ailleurs. Je ne sais rien. Plus rien du tout. Depuis deux ans, il ne m'intéresse plus. Je le dis. Je le répète : « Mon père ne m'intéresse plus. » J'ai même réussi à l'éviter, dans la rue. Il avançait vers moi, sur le passage clouté, préoccupé de ne pas se faire écraser. J'ai détourné la tête. On est passé, chacun son chemin. Sur le trottoir, je me suis retourné. Je l'ai regardé partir, ses cheveux de plus en plus blancs. J'ai voulu lui courir après. Et puis, merde... Chacun sa vie.

C'est normal, à vingt ans.

Depuis deux années, les allocations familiales ne me financent plus. De toutes petites finances, mais elles m'obligeaient à me déguiser en mendiant mensuel. Je me rendais chez mon père.

– Ça va ?

– Ça va.

On s'asseyait à table. Mon père commençait l'épluchage de son enfance malheureuse. J'écoutais. C'était fini.

Je n'avais jamais le temps de rester : un rendez-vous, du boulot, n'importe quoi.

Mon père ne disait rien. Surtout pas un mot pour me retenir. Il me tendait l'enveloppe aux sous. Je l'embrassais. Il m'embrassait. Au mois prochain.

– Si ça ne te gêne pas, je viendrai tous les trois mois maintenant. Ça ne vaut pas le coup, juste pour cent balles...

Mon père a dit d'accord. Il aurait pu dire que ça lui faisait plaisir de me voir, allocations ou pas. Mais il n'a rien dit.

– D'accord ?

– D'accord.

Le jour de mes dix-huit ans, délaissé par la Caisse d'allocations familiales, j'ai abandonné mon père, ses sous et ma visite trimestrielle.

2

Grand-mère a soupiré. Une fois encore. Une forge vivante, réanimée par le docteur Katz. Mais il ne s'occupait vraiment que de ses fesses, les piquant deux fois par semaine, pour dégonfler les pauvres jambes boursouflées de grand-mère. Elle soupirait. Il n'y avait plus de place. Ses fesses viraient à la pelote d'épingles, toute bleue, viens voir, mais viens voir...

Elle pouvait crier, je ne bougeais pas. Elle criait. Sait-on jamais ? Déçue, elle soupirait.

Le matin, elle avait déjà soupiré en plaignant les gigantesques Noirs fraîchement débarqués au foyer semi-clandestin d'en face, dans leurs nu-pieds made in Hongkong.

– Par un froid si piquant...

Nouveau soupir, après avoir traduit directement du yiddish. Elle appelle grand-père pour qu'il s'apitoie aussi. Mais il avait déjà *vi* – participe passé du verbe voir. Tous ces boubous colorés ne l'avaient pas ému, et il avait repris la lecture de son journal, un crayon à la main, cochant les articles déjà *li* – participe de lire – pour ne pas avoir à réapprendre, par surprise, que la Seconde Guerre mondiale s'était achevée depuis vingt-deux ans déjà. Grand-père cochait : une manie. Grand-mère

soupirait : une manie aussi. Mais elle, elle avait ses raisons.

Avec une famille yiddishe, c'est l'imprévu assuré. Il suffisait que grand-père ouvre la bouche, et l'univers basculait. Pour deux fois rien. Un I pour un U. Ça change le monde, les choses, les gens.

Grand-père mettait du *sicre* dans son café, voulait me botter le *ki* et chantonnait avec Yves Montand :

La *Bitte-Rouge*, c'est son nom...

Il y pousse *di* raisin...

Tout un programme.

Quand il n'en pouvait *pli*, mais *pli di* tout, et malgré ses yeux très en colère, son front plissé, c'était *dir* pour moi de ne pas rigoler.

Domage de n'avoir plus personne à la maison pour partager. La dernière à éclater en fous rires avec moi s'est vite trouvé un mari pour échapper à l'enfer comique. J'admets que ma tante avait patienté trente-trois ans et qu'elle usait du yiddish à la perfection. Elle m'a cédé sa place.

Moins patient, l'oncle Simon, apprentissage yiddish parachevé, s'était empressé d'ingurgiter toutes les autres langues étranges possibles, et s'était réfugié aux États-Unis. J'avais gagné un oncle d'Amérique.

Ma mère, elle, potassait l'hébreu dans son coin d'Israël, m'ayant abandonné aux bons soins de mon père, qui m'avait largué chez grand-mère. Et ma mère m'envoyait des lettres avec régularité, pour se racheter.

Une famille unie. Grand-mère soupirait. J'étais son dernier problème.

J'aggravais mon cas. Espèce « feignasse », sous-classe « poil dans la main ».

– Mais tu ne peux pas faire quelque chose de tes dix doigts ? clamait grand-mère, prenant Dieu à témoin.

J'aurais pu répondre que cinq suffisaient pour m'occuper des heures. Mais elle n'aurait pas compris cette délicate allusion à des pratiques prohibées par mes ancêtres pogromés.

Dix doigts, pour elle, c'étaient les courses à faire, le charbon à chatouiller dans la cave, les cuivres à miroriser, les carreaux à laver ou la télévision à essuyer.

Je résistais passivement. Elle savait toujours mieux que moi comment s'y prendre. Je n'étais qu'un bon à rien, et pousse-toi que je le fasse, puisque tu n'es pas fichu...

On ne bouscule pas, à vingt ans, le culte de ses ancêtres.

J'avais ironisé sur les stocks de Miror et de Glassex de tous les Prisunic du ghetto, mais grand-mère avait aussitôt fait appel au respect que je n'avais pas. Et qu'est-ce que je pouvais bien connaître à la vie d'autrefois, où tout était plus dur qu'aujourd'hui ? Et, tout en lavant les carreaux comme sa mère le lui avait appris, elle me reprochait encore mes doigts.

– Toute la journée à lire tes *Bichèlè*. Et la nuit aussi, à te faire mal aux yeux !

Les *Bichèlè*, c'est le nom affectueux qu'on donne aux livres. Des « petits livres ». En yiddish, c'est comme en français. On prend un petit café, un petit déjeuner, on fait une petite sieste, un petit tour, et on écluse le petit dernier. Un monde tout petit. Un monde haï.

Certains mots ne m'étaient connus qu'en ma langue grand-maternelle. Désespérant. Humiliant. Surtout dans ma dernière version anglaise, où Mme Smith faisait bouillir l'eau du

thé dans un *Tchaïnik*. J'ignorais « bouilloire ». Un point, c'est tout. Et quatre points de moins pour un barbarisme.

À l'aide de mes dix doigts, je lisais donc des livres. Surtout *Le Manifeste du parti communiste*, cette année-là. À peine levé, trempant mon pain azyme beurré et confituré dans un grand bol de café au lait. Peut-être qu'en s'unissant... Et tant pis si je n'étais pas vraiment prolétaire, ni de tous les pays. Mais pauvre, je l'étais. Plutôt malheureux.

3

Depuis quinze jours, sitôt réveillé, j'ajustais des lunettes de soleil pour me plonger dans le *Manifeste*. Grand-mère s'asseyait à mes côtés, et je la sentais pleurer en me regardant, silencieuse. Je tournais la tête, elle se frottait aussitôt les yeux.

– Rien. Ce n'est rien. Juste une poussière.

Un O'Cedar.

Quinze jours d'insomnie pour Catherine, qui m'avait laissé tomber. La valse des amours. Quinze jours d'attente aussi pour grand-mère, avant qu'elle n'explose :

– Je ne te l'avais pas dit ? Je ne te l'avais pas prédit ? Mais tu n'en fais qu'à ta tête... Une fille pareille...

Grand-mère n'avait jamais supporté Catherine. Elle ne l'avait jamais vue non plus. Mais elle savait. Des choses qui se sentent, qui ne s'expliquent pas. Comme sa voix au téléphone, deux, trois fois par jour. Pour rien, pour pas grand-chose. Juste un « Je t'aime ». C'était suffisant pour grand-mère. Catherine n'était pas pour moi.

Une fille qui n'a pas la politesse de dire bonjour, qui me demandait comme si tout lui était dû.

– Elle n'est pas pour toi, cette fille !

Combien de fois grand-mère l'a-t-elle répété, elle qui connaissait si bien la vie ? Une spécialiste en vie ratée.

– Elle n'a que ça à faire toute la journée ? Passer des coups de téléphone ?

La voix mauvaise de grand-mère quand la sonnerie retentissait. Elle reposait le combiné méchamment. Pour un peu, elle se serait désinfecté l'oreille.

Mes « Je t'aime » murmurés n'allaient jamais assez vite. Grand-mère piétinait derrière la porte. Elle, qui ne se mêlait jamais que de ses propres affaires. Elle, qui avait le triomphe si modeste.

– Tu vois dans quel état elle t'a mis ? Je te l'avais bien dit.

Elle a voulu m'attirer vers elle, tendrement, pour marquer mon front de son rouge à lèvres. Mais je me suis dégagé si vivement qu'elle a failli gagner un second col du fémur tout aussi toc que le premier.

– Sale bête, a-t-elle dit, en se rétablissant avec mon aide.

J'ai regagné ma chambre, planté devant ma valise, que j'avais traînée depuis la porte Maillot. Vingt-six stations jusqu'à Robespierre, mes affaires d'une main, mon Teppaz de l'autre, et mes pleurs, en plus, sur la glotte.

Catherine n'avait pas voulu que je reste plus longtemps. Elle l'avait dit avec beaucoup de peine et de grosses larmes rondes. Elle était si sensible. Surtout dans sa façon de présenter la chose.

– Il faut que je te parle...

Elle s'est assise sur le lit de notre chambre de bonne du samedi-soir-dimanche-matin.

Je ne m'attendais à rien. Je suis resté debout. Tant pis. Elle

a baissé les yeux. Elle a trituré ses mains. Moi, je lui souriais. Et puis, c'est sorti d'un coup, prémédité :

– Ne m'en veux pas surtout. Ce n'est pas ma faute. Je t'aime bien, tu sais, mais j'en aime un autre. Alors, tu comprends...

Je n'ai rien compris. Sauf que mes jambes tremblaient et que ce n'était pas possible. Comme ça, froidement, après qu'on avait déjà parlé mariage et enfants à nous deux. Elle n'avait pas dit non. Ni oui. Soyons honnête. Elle m'avait simplement souri, et enlacé. Ses lèvres contre les miennes, en amoureux heureux.

Je me suis assis. Le lit, une fois encore, s'est enfoncé. Je lui ai demandé de répéter, pour être sûr, mais elle sanglotait. Et j'ai dû la consoler d'être si triste pour moi. Je l'ai prise dans mes bras. J'ai collé sa joue contre la mienne. Elle hoquetait :

– Ça me fait tellement de peine pour toi... C'était bien tous les deux, quand même...

C'était tellement bien que j'aurais aimé continuer. Mais je n'ai pas su le lui dire. Je pleurais des « Je t'aime ». Elle murmurait « Mais ce n'est plus possible », et nous nous sommes enlacés si fort qu'on aurait pu mourir étouffés en même temps. Une belle mort des amants. Mais ça ne lui convenait pas.

L'autre (parce que j'étais allé aux renseignements), c'était un jeune con qu'elle avait rencontré à la fac. Elle m'a tout avoué, quand j'ai joué les Sherlock. Et plus j'y jouais, plus j'étais jaloux, plus ça faisait mal, et plus je pleurais.

Comme elle avait beaucoup de tendresse pour moi, que je l'intéressais encore, elle ne voulait pas me voir dans cet état. Comme grand-mère. Elle m'a demandé de la laisser, pour lui

épargner mon spectacle. Et que surtout je ne lui en veuille pas.

J'ai repris ma dignité, mon Teppaz, mes disques, mes douze reproductions couleurs de Gustave Moreau, dont une Salomé..., et au revoir, j'espère qu'on se reverra, qu'on restera bons copains. Un dernier baiser, sur la joue bien entendu. De la tenue, voyons. De la tenue contre larmes et soupirs. Mon œil !

Mon œil aussi pour cette version deux temps, trois mouvements, une larme et c'est reparti. Pour un peu, au bout de mon long voyage dans Paris, ma valochette à la main, c'était moi qui l'avais plaquée, parce que j'en avais marre de notre amour-ronron, main dans la main, ciné le samedi soir et promenade du dimanche. Rendez-vous sur le dernier banc, en queue, métro République, direction Pont-de-Sèvres.

J'aurais tout inventé pour ne pas jouer les largués. J'ai tout inventé. Qu'après tout, c'était mieux. Que j'étais enfin libre. Que Catherine ne comptait pas tant que ça...

Mais au tout petit matin, pas rasé, devant Daniel qui m'a ouvert sa porte en pyjama, je titubais de tristesse. Je ne racontais plus rien. Même plus de bobards. Ça n'aurait servi à rien devant un copain. Mon amour-propre avait pris l'eau.

Daniel m'a préparé un café-remontant, et, dans la cuisine, j'ai réchauffé mes mains contre le bol. J'ai parlé, parlé longtemps, épuisé.

Je n'avais pas voulu quitter Catherine sur un simple claquement de doigts. J'ai voulu qu'on discute, toute la nuit. Savoir si je pourrais la revoir, la serrer entre mes bras,

remettre les adieux au lendemain. Elle m'a laissé espérer. Mais quand j'ai voulu lui passer la main sur la joue, rien que ce moindre geste, elle s'est détournée brusquement et j'ai vraiment réalisé.

– Tu comprends : ne pas pouvoir la toucher ! Tu comprends ?
Daniel comprenait.

Toute une nuit passée à ses côtés, serré contre elle, tout habillé, sachant qu'au réveil ce serait fini pour toujours.

Daniel ne disait rien.

Et puis, le matin, la rage. Catherine en pleurs, et moi qui ramassais mes affaires à toute vitesse. Foutre le camp. Tout lui laisser. Ne plus rien savoir de cet autre qu'elle allait retrouver, qui la prendrait dans ses bras, qui...

Je n'ai pas pu finir. C'était trop dégueulasse. Je n'ai pas touché au café. J'ai pleuré comme un mioche.

Daniel m'a dit de m'allonger, de dormir un peu. Ça me ferait du bien. Il était obligé de partir. C'était con, mais il ne pouvait vraiment pas. Un cours obligatoire.

Il est parti. Une tape sur l'épaule. Un regard bien droit dans les yeux.

Au réveil, il était midi. Un soleil aveuglant. J'ai gratté ma barbe. J'ai gagné la salle de bains. Mes yeux-valoches, ma gueule de con. Ma vie foutue. J'ai ouvert l'armoire à pharmacie. En finir, pour toujours. Toute une boîte de Mandrax pour moi tout seul. Avaler tout d'un coup. Et tant pis pour grand-mère. Un prétexte tout trouvé pour ses yeux à poussières.

Je suis arrivé chez elle vacillant, sans un mot. J'ai gagné mon lit et une bonne journée de sommeil. Je n'avais avalé qu'un seul cachet. Mais quelle frayeur !

Grand-mère, avec amour, a attendu, attendu. Puis elle s'est

surpassée pour me remettre sur pattes. Tout en finesse. Qu'il fallait voir ce que Catherine avait fait de moi. Où ça m'avait conduit. Que j'en prenne de la graine. Qu'on ne s'amourache pas comme ça de la première venue, et que c'était sa mère à elle qui lui avait choisi son mari. Elle n'avait pas eu à le regretter. Les temps avaient changé, mais tout de même...

J'avais déjà introduit mes boules Quiès intérieures et chaussé des lunettes noires. Je pouvais pleurer en douce. En quinze jours, j'avais gagné une barbe de deux semaines et quelques kilos en moins. J'avais fait l'expérience des nuits à roulement d'idées qui ne s'achèvent qu'aux hypnotiques. Le docteur Katz était venu à ma rescousse.

Et grand-mère, pour me remettre d'aplomb, ce matin de tristesse, a recueilli l'ensemble de sa sagesse populaire. Qu'une de perdue... Mais il y avait bien longtemps que je ne méditais plus sur tous les diables qu'on tirait par la queue, toutes les pierres qui n'amassaient pas mousse, et autres caresses de chien qui donnent nécessairement des puces.

Il fallait filer.

Dans mes poches, les miettes rescapées d'une bourse de l'Éducation nationale octroyée au barème de ma misère familiale. De quoi me payer deux bouquins, trois cinés, mes cartes de métro à perforations multiples, et le reste dans la cagnotte de grand-mère. Avec la pension de grand-père, ma bourse faisait bouillir le reste de la marmite. Une pitié. D'ailleurs, grand-mère n'avait pas honte de le dire :

– C'est une véritable pitié de laisser les vieilles gens avec si peu d'argent.

À soixante ans, elle poussait un peu sur la vieillesse. Mais

pour d'aussi profondes paroles, preuves de sa haute conscience politique, j'aurais pu l'inscrire de force au Parti communiste, la gaver de mon *Manifeste*, et l'entraîner à glisser, dans les boîtes à lettres du quartier, les tracts de la cellule Voltaire qui s'accumulaient dans ma chambre et qui réclamaient sans relâche la paix au Viêt-nam. Mais grand-mère se méfiait des communistes.

Individuellement, c'étaient de très braves gens. Elle pouvait en citer des dizaines qui avaient bouté le nazi hors les murs, médaille de la Résistance au revers. D'ailleurs, Mme Solstein venait de l'avoir et c'était une honte. Une honte ! Pour trois pavés arrachés le jour de la Libération ! Enfin... Un soupir et ça repart.

– Mais surtout, écoute, c'est des antisémites !

Grand-mère est chatouilleuse pour les siens.

– Sais-tu au moins, monsieur Je-sais-tout, ce qu'ils ont fait, les communistes ?

– Oui, je sais, je sais...

– Alors, puisque tu sais, pourquoi tu achètes leur torchon tous les matins, quand on n'a plus d'argent pour vivre ? Pourquoi ? Dis, pourquoi ? À quoi ça te sert, de lire leurs mensonges dans *L'Humanité* ?

Elle préférait *France-Soir*, ses photos, ses stars, son crime qui ne paie pas, ses amours célèbres, en dernière page, pour se donner des frissons très moraux.

– Ça t'avance à quoi de leur donner notre argent ? Ta cotisation tous les mois, ça ne leur suffit pas ? Faut encore qu'ils volent les jeunes.

À quoi bon lui expliquer ?

– Et tu ne travailles même pas. À ton âge, moi...

Publiés sous la direction
de René de Ceccatty

Catherine Lépront
L'Affaire du muséum

Dominique Muller
Les Caresses et les Baisers

Silvia Baron Supervielle
La Ligne et l'Ombre

Olivier Charneux
L'Enfant de la pluie

Ariane Le Fort
Rassurez-vous, tout le monde a peur

Gustaw Herling
Variations sur les ténèbres
traduit du polonais par Thérèse Douchy,
suivi d'un entretien avec Édith de la Héronnière

Gustaw Herling
Les Perles de Vermeer
Journal écrit la nuit, 1986-1992
traduit du polonais par Thérèse Douchy

Myriam Anissimov
Sa Majesté la Mort

Hadrien Laroche
Le Miroir chinois

Catherine Lépront
Le Cahier de moleskine noire du délateur Mikhaïl

Pier Paolo Pasolini
Lettres luthériennes
Petit Traité pédagogique
traduit de l'italien par Anna Rocchi Pullberg

Ginevra Bompiani
L'Age d'argent
traduit de l'italien par René de Ceccatty

Anne Gallois
Marie Ordinaire

Jean-Michel Iribarren
L'Insecte

Agnès Clerc
La Mouette aux yeux bleus

Paolo Barbaro
Petit Guide sentimental de Venise
traduit de l'italien par Nathalie Castagné

Olivier Charneux
Être un homme

Silvia Baron Supervielle
La Rive orientale

Véronique Sales
Trois Rêves d'Ephraïm

Anne Weber
Première Personne

Agnès Clerc
Le Dragon de Lawson

Gustaw Herling
Nuits blanches d'amour

Dominique Muller
Les Chapeaux de roues